

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 4 (1866)
Heft: 14

Artikel: Prologue récité à la soirée donnée par la Société artistique de Lausanne, le 22 février 1866
Autor: Monnet, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-178819>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

prendre des frais considérables, hors de proportion avec le résultat qu'on pouvait espérer.

Avec l'eau que la commune vient d'acquérir, au contraire, on pourra alimenter de grands réservoirs établis à la Sallaz et qui recevront, après filtration, les eaux qui arrivent aujourd'hui du Chalet-à-Gobet. On pourra établir une conduite de ceinture, qui reliera entr'eux tous les quartiers et fournira partout de l'eau et de bonne eau ; on pourra ménager celle qui coule inutilement aujourd'hui dans toutes les fontaines qui n'ont pas un caractère monumental, pour ne la laisser couler qu'au moment où l'on en a besoin ; on pourra surtout organiser convenablement les secours en cas d'incendie, tout autant d'améliorations réelles, sérieuses, utiles à tous et qui contribueront à augmenter le bien-être et la sécurité de notre population.

Quand l'argent du contribuable est ainsi employé, personne ne songe à se plaindre.

S. C.

Prologue

récité à la soirée donnée par la Société artistique de Lausanne,
le 22 février 1866.

Quand l'été rayonnant empourpre nos montagnes,
Rend au lac son azur et verdit nos campagnes,
Tous les riants bosquets, tous les sentiers en fleurs
S'animent sous les pas de joyeux promeneurs
Qui laissent sans regret notre ville déserte.
C'est ainsi qu'en avril, où la ruche est ouverte,
L'abeille va chercher sur les boutons naissants
Et les sucs les plus doux et les premiers encens.
Oui, dans cette saison riante et fortunée
Étalant à nos yeux les trésors de l'année,
Où l'on prend ses ébats, respirant à longs traits
L'air énivrant et pur de ces jours pleins d'attrait,
L'hiver n'est plus pour nous qu'un sujet d'ironie ;
Son théâtre, ses bals, ses concerts, tout s'oublie,
Tout laisse le champ libre aux plaisirs de l'été
Et flétrit sous la loi de l'instabilité,
Même le souvenir de nos chères soirées,
Pendant plus de trois mois de vos soins entourées.
Les pauvres amateurs, en hiver applaudis,
Ne rencontrent, l'été, que des cœurs refroidis.

Mais les jours passent vite, et la belle saison
Nous montre moins longtemps Phébus à l'horizon ;
Le ciel a moins d'azur, il perd sa transparence,
Son grand voile brumeux dit que l'automne avance ;
Et les après frimas qui de près l'ont suivi,
Pour nous envelopper accourent à l'envi.
Adieu les prés, les bois, les ruisseaux, les cascades,
Les courses sur les monts, les longues promenades...
Nous rentrons dans nos murs et cherchons vainement
Quelque distraction, quelque délassement.
Mais, comme une valeur très longtemps bas cotée,
Remontant à la bourse est par tous achetée,
L'amateur, qu'on a vu bien au-dessous du pair,
Par plusieurs demandé, tient la hauteur l'hiver.
On entend s'élever une unanime plainte,
D'une sombre langueur Lausanne semble atteinte ;
L'étranger, à l'hôtel, dépose ses effets,
Dine, baîlle et bientôt appelle un porte-faix :
• Ohé ! garçon ! de moi l'ennui s'empare,
• À six heures, demain, mes effets à la gare. •
Et le maître d'hôtel voyant partir ses gens,
Sonne tous ses garçons soumis et diligents :

» Quand quelqu'un, leur dit-il d'un ton acariâtre,
» Vous demande, le soir, ce qu'on joue au théâtre,
» Ne vous montrez donc pas ingénus à ce point
» De répondre toujours que nous n'en avons point ;
» Soignez mes intérêts, ou morbleu, je me fâche !
» Répondez, s'il vous plaît, ce simple mot : *Relâche !* •

Depuis huit ans bientôt, notre théâtre absent
Provoque chez plusieurs un murmure incessant ;
De son prochain retour on atteste l'urgence ;
Mais, modérés en tout, usons de patience.
Ces malheureux humains, disons la vérité,
Trop enclins à l'amour de la propriété,
Se partagent le sol, envahissent l'espace
Sans songer qu'au théâtre il faudrait une place.
Pour le bâtir, sans cesse on recherche un terrain,
Et d'arriver au but nul n'est encore certain.

Espérons qu'un beau jour, ô douce perspective !
On verra notre lac, abandonnant sa rive,
Mettre à nu sur le bord, près des flots endormis,
L'espace nécessaire au théâtre promis ;
Et que, sur le fronton du nouvel édifice
Où les meilleurs acteurs, jaloux d'entrer en lice,
Donneront aux beaux-arts le plus louable essor,
On lira ces deux vers gravés en lettres d'or :
*A me voir élver, nul n'osait plus prétendre,
Oubliant qu'à Lausanne il faut savoir attendre.*

Ces désirs exprimés, laissons, laissons toujours
Nos timides essais suivre leur libre cours ;
Puissions-nous chaque hiver répéter nos soirées
Et de votre présence ici les voir parées.
Vous distraire parfois, là se bornent nos vœux ;
Nous savons néanmoins ce qu'a de périlleux
La tâche de celui qui veut braver la scène
Où l'espoir du succès le séduit et l'entraîne :
Quel moment pour l'acteur et quelle anxiété
Alors que le rideau, rapidement monté,
Le découvre au public, qui, souriant apporte
Le droit si bien connu qu'on achète à la porte !...
Et si je vous disais, hélas, tous les revers,
Les soucis dévorants, les ennuis, les travers,
Elevés parmi nous à leur plus haute gamme,
Avant d'oser enfin publier un programme ;
Oh ! si je vous disais nos efforts surhumains,
Vous nous applaudiriez de la voix et des mains.
Trouver des amateurs n'est pas chose facile ;
Nous y mêmes longtemps une peine inutile ;
L'un vous répond : « le goût se perd, je me fais vieux,
» A plus jeune que moi cela conviendrait mieux. »
Un autre est trop timide ou n'a pas de mémoire,
Et pense qu'en jouant on acquiert fausse gloire ;
Il ajoute d'un ton plus ou moins affecté
Qu'il ne peut compromettre ainsi sa dignité.
Un troisième d'abord de dévouement s'enflamme,
Et puis les lendemain : « je crains bien que ma femme
» A me laisser jouer ne consente jamais ;
» Désolé, mais chez moi je veux avoir la paix. »

Après avoir tant dit : « Monsieur, je vous supplie,
Et « Madame, de grâce, acceptez, je vous prie ! »
On réunit enfin quelques faibles acteurs.
Des répétitions commencent les labeurs ;
On promet de s'y rendre à l'heure convenue ;
Sur six il en vient trois, la chose est bien connue ;
Et de courir chercher ses gens : — Tu ne viens pas ?
— Mon cher, j'ai des douleurs et ne puis faire un pas.
— Et toi, mais que fais-tu, tu manques de parole ?...
— Renvoyons à demain, je ne sais pas mon rôle.
L'autre est à Beau-Séjour, la *Gazette* à la main.
— Dis-moi, c'est pour ce soir et non pas pour demain ;

— Laisse-là ton journal, il est tard, l'heure passe.
— Ce n'est pas si pressant, allons sur la terrasse!...

Puis vient le soir fatal, le lustre resplendit,
Des joyeux spectateurs le nombre s'agrandit ;
L'amateur inquiet jette, timide et pâle,
Par le trou de la toile, un regard dans la salle,
Et reculant soudain il s'ensuit au foyer
En fredonnant un air, feignant de s'égayer.
C'est dans ce moment-là que le foyer présente
Un coup d'œil ravissant, une scène charmante :
Ici, c'est un coiffeur, qui le rouge à la main,
Barbouille impunément les traits du genre humain ;
Là c'est un amateur qui tempête et murmure
En voyant son habit s'ouvrir à la couture.
Pour rafraîchir sa voix, le chanteur prend un œuf
Laissant un souvenir sur son gilet tout neuf ;
Enfin, vers son voisin, un autre tend la nuque
Et demande à grands cris qu'on fixe sa perruque...
Ce n'est que par trois coups frappés sur le plancher
Que de ce labyrinthe on peut les arracher.
Alors, tout ébourdi, l'acteur arrive en scène,
La salle l'éblouit, il respire avec peine,
Et faisant un effort, débute hardiment ;
Les premiers mots toujours coulent facilement ;
Mais bientôt embrouillée aux lueurs de la rampe,
Sans avertissement sa mémoire décampe ;
Et d'un œil suppliant il fait signe au souffleur
Ce fut qui trop souvent met le comble au malheur! ..

Mesdames et Messieurs, ce tableau me dispense
De demander pour nous une entière indulgence
Donnez aux amateurs des encouragements ;
Laissez-nous espérer vos applaudissements.

L. M.

Au moment où l'on s'adresse au public pour une vente en faveur de la *Colonie agricole et professionnelle de Serix*, près Oron, il est peut-être à propos de faire connaître celle-ci aux personnes qui ignorent encore son existence¹.

Cet établissement, ouvert le 16 novembre 1865, a été fondé en vue d'arracher à de funestes influences de jeunes garçons dont les dispositions vicieuses exciteent de justes alarmes, et afin de les préparer à devenir des hommes utiles et, si possible, des chrétiens fidèles. Emus de compassion envers cette jeunesse égarée, des citoyens dévoués et généreux se sont réunis : ils ont adressé des appels au public, et, aidés par de nombreuses communes des cantons de Genève, Neuchâtel, Vaud et du Jura bernois, ils ont pu acheter un domaine ainsi que le bétail nécessaire à son exploitation et fonder ainsi un établissement d'éducation agricole, dans lequel un certain nombre de ces jeunes gens reçoivent les soins paternels d'un directeur expérimenté et de sous-maîtres amis de cette œuvre. Placés sous l'influence de l'Evangile et sous la surveillance constante de leurs supérieurs, l'intelligence de ces enfants, leur caractère, leur santé et leurs forces se développent par les travaux de la campagne et des ateliers, par les diverses leçons dans les classes, par des récréations variées et par une nourriture convenable.

¹ Nous rappelons que cette vente est fixée à mercredi prochain, 7 mars, dans la grande salle du Casino, à Lausanne.

La colonie renferme déjà 54 élèves, et de nombreuses admissions sont sollicitées. Chacun des sous-maîtres réunit sous sa surveillance habituelle 10 à 12 enfants, qui forment une *famille* et occupent, avec lui, un bâtiment séparé, où ils reçoivent leurs repas, qui sont préparés en commun pour tous.

A l'époque des travaux agricoles, les jeunes garçons s'occupent aux ouvrages extérieurs ; dans les jours de pluie et en hiver, ce sont les leçons données par le directeur et les sous-maîtres qui utilisent le temps, comme aussi l'apprentissage des ouvrages nécessaires à l'agriculture, tels que ceux de vannerie, de charronnage, de forge, etc.

Vu la position de la plupart des élèves, on a dû fixer à un prix très bas leur pension et l'entretien complet, en sorte que l'établissement ne peut faire face à toutes ses dépenses qu'au moyen des dons de la bienfaisance. Les fonds qui avaient été recueillis ont été en grande partie absorbés par l'achat du domaine, par les diverses constructions indispensables et par les frais de premier établissement sur un domaine qui ne pourra que peu à peu donner des récoltes suffisantes aux besoins de la colonie

(*Démocratie suisse*).

Les cerises du Vallon de Gueuroz¹.

VII

Marc-Antoine s'y distingua ; son répertoire de proverbes et de sages dictions n'était en rien plus riche que sur le chapitre des jeunes gens qui veulent en remontrer aux vieux. Néanmoins Joseph persévéra. A supposer qu'il se trompât et qu'il n'y eût, en réalité, pour les flotteurs du Trient, aucun avantage à savoir nager ; il pourrait, en tout cas, en faire parade devant sa mère, et il espérait, par ce moyen, la rassurer grandement. En conséquence, dès le milieu de mai et pendant tout le mois de juin, il descendit chaque soir vers le torrent pour s'exercer dans une anse tranquille, spacieuse et peu profonde. Bientôt quelques-uns des railleurs se laissèrent convertir, et vinrent, en dépit des aphorismes de Marc-Antoine, se baigner avec Joseph. Quand la flottée dut commencer, deux ou trois savaient assez bien nager ; mais aucun n'y avait réussi autant que Joseph, le plus jeune, le plus souple, le plus adroit de beaucoup.

Cette mesure de précaution ne rassura pas Rose-Tonie autant qu'il l'avait espéré. Mais elle ne put obtenir de lui que de nouvelles promesses de prudence, et le serment de ne jamais se servir du grespil fatal. Ce fut un moment terrible pour la pauvre femme, lorsqu'elle vit Joseph quitter la maison, armé d'un grespil, que, malgré son aversion pour ces instruments de malheur, elle considéra vingt fois, afin d'être bien sûre que ce n'était pas le mauvais. C'était un lundi, avant l'aube. Quand elle eut donné à la vache les soins nécessaires, elle se rendit au pré, où un voisin fauchait pour elle, prit un râteau et essaya de travailler. Mais bientôt tous les fantômes de la peur et de l'amour inquiet vinrent l'assaillir, et songeant que jusqu'au samedi elle n'aurait point de nouvelles de Joseph, elle sentait qu'il lui était impossible d'attendre, et elle partit pour la Tête-Noire, sans rien dire à personne. Elle mit moins de temps à arriver qu'il n'en aurait fallu au plus vaillant marcheur ; puis, s'étant assurée du point où se trouvaient les ouvriers, elle descendit jusqu'au torrent par un dévaloir si affreux qu'elle fut morte de frayeur si elle y avait vu descendre Joseph. Mais elle était trop surexcitée pour prendre garde au danger. Le premier qui l'aperçut fut encore Marc-Antoine : il n'avait pas coutume d'être le second à découvrir ce qui se passait dans le voisinage. Sans faire un geste, sauf un hausse-

(1) Extrait de : *Les Alpes suisses*, par Eug. Rambert, 1 vol. in-42 ; prix : 3 fr. 50 cent., chez J. Cherbuliez, librairie à Genève.